

# J'ai vu...

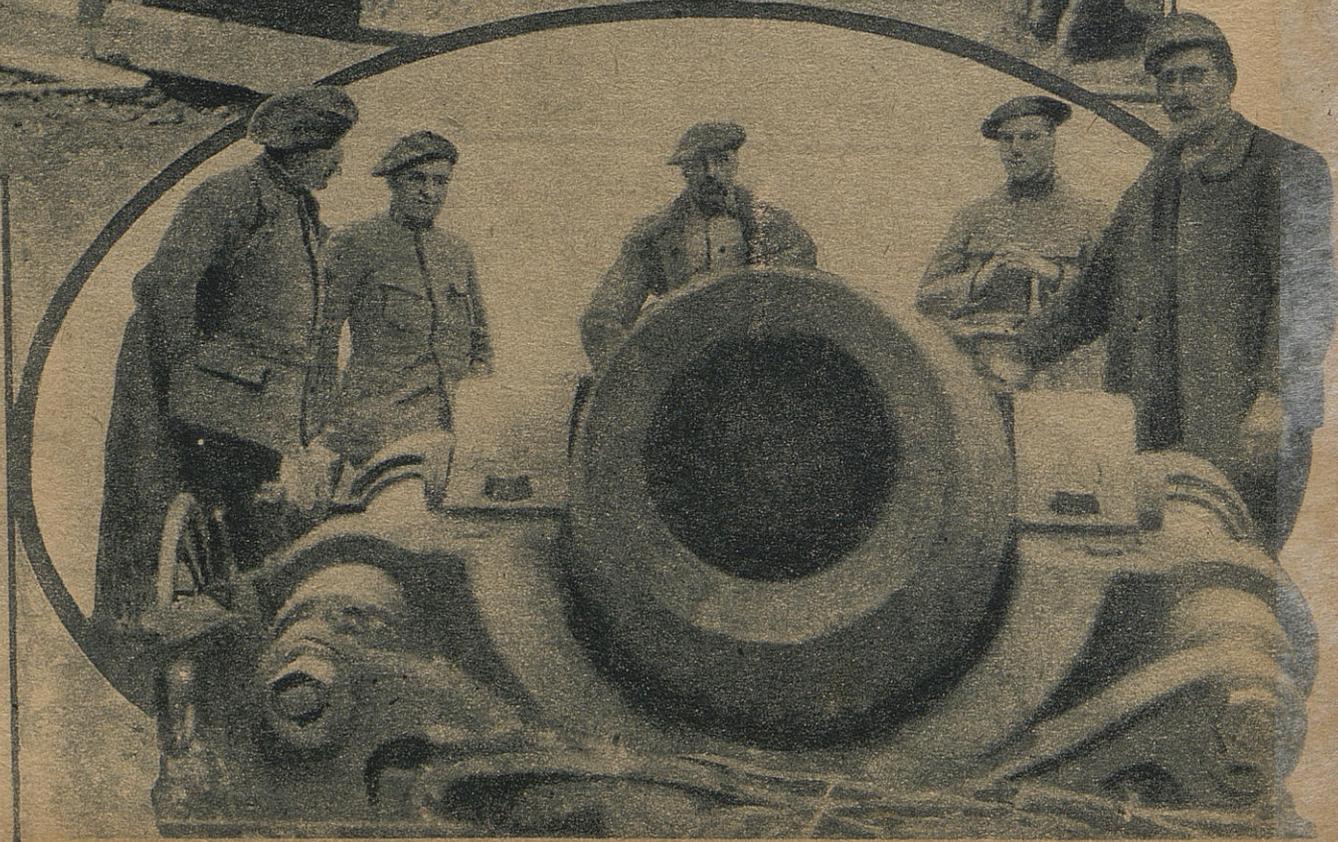


**APRÈS LE COMBAT : AU BOIS DES TRONES**  
Les soldats épuisés de fatigue dorment sur le terrain conquis.



**NOS GROS OBUSIERS  
EN ACTION SUR LE  
FRONT PICARD**

C'est pour permettre à notre artillerie de s'installer sur les positions nouvellement conquises que notre offensive subit par intervalles des arrêts momentanés. Tandis que pour faciliter l'avance de l'A. L. V. F. on prolonge les voies ferrées, les artilleurs hissent sur de solides plates-formes les obusiers géants et les puissants mortiers qui bouleversent et nivellent les tranchées allemandes.





**PRÊTS A L'ATTAQUE, NOS SOLDATS QUITTENT LES BOYAUX DE CHEMINEMENT**

(Cliché pris le 15 juillet, à la M...)

C'est au sud du château de la M... que nos troupes ont magnifiquement enlevé à l'ennemi. Le moment est venu d'élargir les positions conquises. Par les boyaux de cheminement que les sapeurs ont établis en avant de nos tranchées, les hommes se glissent en file indienne, sans mot dire, la baïonnette au

canon. A l'extrémité du boyau, un petit bois, déchiqueté par la mitraille, masque les premiers arrivants qui se dissimulent tant bien que mal derrière les troncs hachés. Ils attendent leurs camarades pour s'élancer ensuite vers les réduits ennemis sans que les mitrailleuses puissent arrêter leur irrésistible élan.

LES JEUNES GROGNARDS PARLENT (1)

QU'A-T-ON FAIT POUR LES ÉCRIVAINS QUI SE BATTENT ?

*Écoutez les écrivains qui sont dans les tranchées. Quel dommage de ne pouvoir tout citer ! Que nos lecteurs nous permettent, justement parce que certains noms sont connus, d'éviter ici l'emploi même des initiales. Contentons-nous d'user, en les prenant dans l'ordre, des lettres de l'alphabet... Nous y ajouterons le grade, si besoin est...*

A. — « Je ne me plains pas. J'ai eu la veine d'être nommé sous-lieutenant à la suite du combat du... à... Alors j'ai respiré. Je suis sûr que maintenant ma femme et mes gosses ne seront pas dans la misère. Ils y étaient si peu habitués ! Car, enfin, tu le sais, mon cher Aristarque, je gagnais bien ma vie, en 1914, — et, justement parce que je la gagnais très bien, il n'était pas de mode d'économiser chez nous... »

*Un peu plus loin :*

« ... Quelle joie au départ, si je n'avais pas eu le sentiment de laisser ma nichée à peu près démunie dans mon humble, mais d'autant plus précieuse retraite !... Je t'assure, je n'enviais pas les fonctionnaires, à l'époque : dame ! je pensais que cela durerait trois ou quatre mois : ce n'était qu'un moment à passer... Mais, ensuite, tu vois ça d'ici : toutes les économies dévorées... ma femme qui se serait fait insulter par les ménagères si elle était allée toucher l'allocation avec les robes de l'avant-guerre qu'elle possédait, — trop pauvre pour en acheter de plus humbles... »

*Est-il besoin de souligner tout ce qu'il y a de navrant dans cette dernière phrase ? Maintenant, notre correspondant est content, il est sous-lieutenant !... Cela lui permet, à lui qui gagnait de vingt à vingt-cinq mille francs avant la guerre, d'envoyer cent cinquante francs « à la nichée »... Et, s'il est content, c'est qu'il y a lieu de croire que la nichée, héroïquement, s'en contente...*

◆ ◆ ◆

B. — Sergent, trois fois blessé, poète élégiaque dans le civil... Il se montre autrement cruel et insiste, avec une indignation qui nous oblige à faire de larges coupures dans son message, sur ce qu'il intitule « la prime au fonctionnariat » :

« ... La dernière fois, c'était pour de bon : la guibolle droite raccourcie de 6 centimètres, le bras gauche en accordéon, bref, j'ai cru pouvoir, cette fois, me faire embusquer sans déshonneur, j'entends par là continuer à faire de mon mieux au ministère de... »

« ... Je n'étais pas trop inquiet, j'avais l'impression de pouvoir travailler, de gagner ma vie... Ah ! ouïche !... Il n'y a plus de place dans les journaux : Geronte, comme vous dites, y règne en maître et à prix réduits... »

*Des extraits d'une lettre de notre correspondant C... exprimeront tout à l'heure la même idée sous une forme moins violente...*

(1) Voir le commencement de cette enquête dans le numéro 79.

Notre enquête, dans les derniers numéros parus, a donné quelques extraits de lettres de littérateurs-combattants. De jeunes héros tels que Dumas, Peguy, Despax, Müller, Peichari, Clermont, Lionel des Rieux — et combien d'autres ! — ont donné joyeusement leur sang pour la France. D'autre part, la grandeur littéraire de notre patrie et son rayonnement intellectuel sur le monde entier, si malhabile ou si désintéressée qu'ait été de tout temps notre propagande, n'ont-ils pas contribué puissamment à développer, même durant les périodes d'aveulissement et de paix, cette admiration qui, chez les Neutres et même chez certains de nos ennemis, fait maintenant prononcer le mot FRANCE avec une sorte de ferveur mystique ? Or, quantité de littérateurs, connus ou près de l'être, nous ont écrit — et avec autant d'abondance, parfois, que s'il s'était agi d'un roman feuilleton payé à la ligne... — Et ils ne sont pas contents, en général... oh ! mais pas du tout...

*Arrivons-en à un fait dont B... ne semble pas se révolter à tort :*

« ... Et ma solde de sergent pour subvenir à tout ces frais !... Oh ! pardon, j'oubliais : j'ai touché deux cents francs de secours aux ministères de... et de... Mes soucis doivent parfois se voir sur ma figure ; je regardais, l'autre matin, mes compagnons de bureau : l'un a grade de sous-lieutenant ; il n'a pas volé son grade, d'ailleurs ; il vit, il est heureux... L'autre, auxiliaire récemment appelé, possède une figure où se reflètent toutes les satisfactions terrestres. Je n'ai pu m'empêcher de me livrer à un petit interrogatoire qui a débuté jovialement, — et qui, je l'avoue avec orgueil, s'est terminé de même :

« — Hé ! hé !... vous n'avez pas l'air de vous en faire, vous... »

« Son rire s'est épanoui jusqu'au niveau de ses oreilles... Non. Il ne s'en fait pas, ce digne homme ! Ainsi qu'il me l'a expliqué avec rondeur, il trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes « parce qu'il est fonctionnaire, et qu'il continue à toucher son traitement tout en ayant encore moins de turbin qu'en temps de paix... » Encore moins ! Vous avez bien lu !

« ... Je me suis, depuis, posé cette question : Le fonctionnarisme français est ridiculisé, à moins qu'il n'y ait enfin quelque chose d'assez pourri en lui pour qu'on le transforme radicalement ; n'empêche que les fonctionnaires et les leurs vivent sans souci au point de vue matériel. En revanche, la République « athénienne » a toujours accru son prestige extérieur grâce à ses écrivains, à ses artistes. Qu'est-ce que l'on a fait pour eux ? Rien ! Et tant sont morts au champ d'honneur avec éclat et abnégation ! »

◆ ◆ ◆

*Mais laissons à C..., lequel, quoique littérateur bien connu, n'en est pas moins officier de carrière, le soin de les « arranger ».*

« ... Ils me dégoûtent. Si vos loisirs vous le permettent et si vous avez l'estomac plus solide qu'à... lisez les articles de... »

« Cet étonnant petit nageur, comme l'appelle Léon Daudet, est vraiment formidable. Sa ponte dépasse celle des fourmis et son labeur me fait penser au leur... Il est mécanique et, au point de vue de son intérêt humain, s'en rapproche. Mon ami Pierre m'a fait bien rire l'autre jour, en rentrant de permission :

« — Sais-tu pourquoi l'étonnant petit nageur n'est pas allé à Bordeaux, aux jours de la retraite ? C'est parce qu'il n'aurait pu consacrer quarante mille lignes à dire et à répéter qu'il n'y était pas allé !

« ... Il est vrai qu'il n'est pas allé non plus au nord ni à l'est. Mais il a trouvé un autre truc : il est celui qui ne respire que dans l'attente des communiqués. Total : soixante mille lignes qui tombent !... »

« ... Et dire que cela produit deux articles par jour et représente à l'étranger, avec des... (suivent quelques noms), la littérature de cette France qui meurt et qui vaine !... Je me vengerais lors de ma prochaine blessure : j'ai relevé toutes

les fautes de français de ce petit bonhomme qui n'avait qu'un mérite : celui d'écrire si impersonnellement qu'il demeurerait à peu près correct... Et je publierai cela ! »

◆ ◆ ◆

*Seigneur, que « prennent » également, avec D... certains Geronte et la plupart des gros commerçants de la littérature actuelle !... Relevons dans sa lettre des phrases qui pourront ici servir de conclusions :*

« ... Les Allemands ont dit qu'un pays militairement fort était presque toujours très bas littérairement, et je ne sais plus qui d'entre eux a parlé à ce propos de la littérature française durant le premier Empire... Alors, c'est une consolation ! C'est une preuve de plus que nous sommes militairement très forts !... Mais nous, Français, ne pouvons-nous pas, au contraire des Boches, cultiver l'ambition d'être glorieux des deux façons à la fois ?

« ... Or, jamais on n'a écrit aussi stupidement que depuis que notre vigueur morale et notre valeur guerrière étonnent le monde. Les Académiciens se paient des fautes de français... »

*Et plus loin :*

« La langue française fait suffisamment partie de l'héritage glorieux de la France pour qu'on mérite d'être jugé coupable, lorsqu'on en use si mal et qu'on est pourtant chargé de la maintenir. »

ARISTARQUE.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 15 au 21 Juillet.

SAMEDI 15 JUILLET. — Les Anglais progressant dans la région d'Ovillers ont fait 2 000 prisonniers en 24 heures. — Mort du savant Metchnikoff.

DIMANCHE 16. — Les Russes prennent Baïbourt, en Arménie. — Les Allemands ayant réussi à pénétrer dans Biaches et La Maisonnette en sont rejetés par nos contre-attaques.

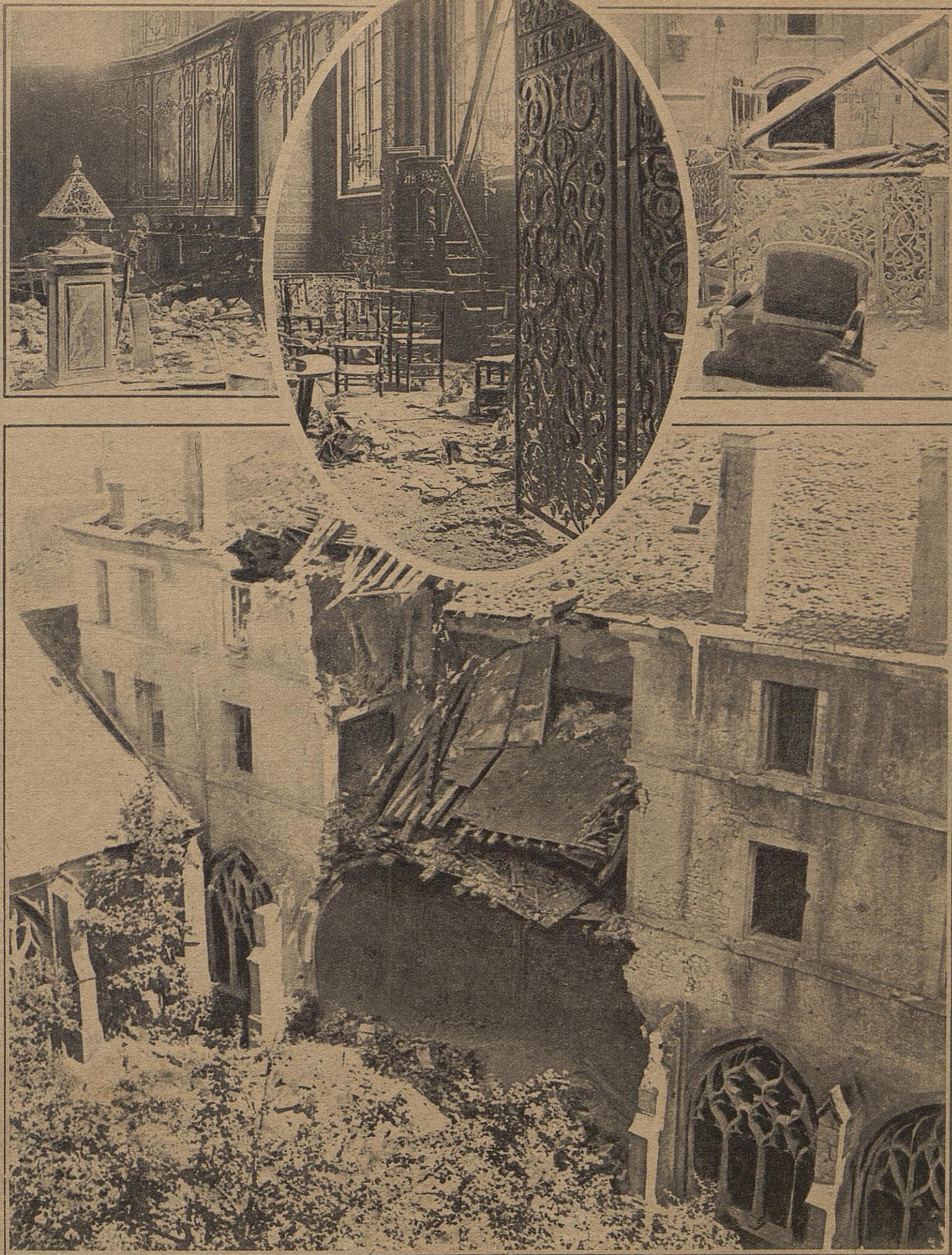
LUNDI 17. — Victoire russe au sud-ouest de Loutsk ; nos alliés prennent 13 000 hommes et 30 canons. — Débarquement d'un nouveau contingent russe à Brest. — Arrivée à Paris d'une délégation des colonies anglaises.

MARDI 18. — Les Anglais progressent au nord d'Ovillers, mais les Allemands prennent pied dans le bois Delville et aux abords de Longueval.

MERCREDI 19. — Les Russes ont franchi les Carpates. — Les Anglais reprennent le terrain perdu la veille autour de Longueval et dans le bois Delville.

JEUDI 20. — Reprise de l'offensive française dans la Somme ; près de Barleux nous faisons 2 000 prisonniers. — Près de Riga le général russe Kouropatkine prend l'offensive et emporte trois lignes de tranchées allemandes. — L'Italie étend aux pays alliés de l'Autriche les mesures prises contre cette nation.

VENDREDI 21. — A Buenos-Ayres, M. Hipolite Irigoyen est élu président de la République Argentine. — Contre-attaques allemandes repoussées à Soyécourt (Somme) et près de Chaulnes.



CE QU'ILS ONT FAIT DE LA CATHEDRALE DE VERDUN

Ne pouvant entrer dans la vieille cité malgré leurs 2000 pièces de canon et les 500.000 hommes qu'ils ont délibérément sacrifiés, comme une mise de jeu, pour sa conquête, systématiquement les Boches envoient leurs obus lourds sur tous les monuments de Verdun. Nous avons ici même donné, il y a

deux mois des documents sur le théâtre réduit en poussière. Aujourd'hui, c'est la cathédrale, toute sanctifiée de vieilles reliques, qui leur sert de cible. Et les statues des saints, le maître autel, le tabernacle et les grilles en fer forgé, chef-d'œuvre de feronnerie, jonchent les dalles de la vieille basilique.

## ON ENTEND LE CANON

Une petite villa sur une plage normande, vers Bernières, si vous voulez. La famille Glinglin vient d'arriver par le train de dix-sept heures trente quatre. M. Glinglin a mis ses bagages sur la voiture à bras de l'épicier et son chapeau à la main, car il étouffe; il s'est élançé vers le village qu'on aperçoit au bout d'une route sableuse où des adolescents se livrent à mille prouesses cyclistes mais redoutables. Les filles de M. Glinglin ont suivi leur père: Aurélie, quinze ans et Christine, vingt-trois, tandis que Madame Glinglin, qui continue, la cinquantaine passée, à répondre quelquefois au nom de Ginette, surveille l'équilibre précaire des malles sur la bagnole rafistolée du marchand de comestibles.

Cependant, on a atteint la villa des Tamaris où se manifeste l'unique présence de trois fusains et d'un carré de laitues; et, tandis que les dames se livrent au pillage des malles pour entasser les robes et le linge dans des meubles qui sentent le mois, M. Glinglin s'est installé, un peu égoïstement sans doute, dans le fauteuil du jardin et hume à pleins poumons l'air qu'il présume salin.

Certes, M. Glinglin n'est pas un musle, mais comme on lui a fait comprendre que sa présence serait importune à l'heure de la mise en place des objets transbordés, il a décidé qu'il irait sur la plage en attendant le dîner que prépare Marguerite, indigène journalière par la dame de l'agence pour faire le gros ouvrage.

M. Glinglin domine son impatience, bourre sa première pipe marine bien qu'il n'ait l'autorisation de la fumer qu'après le dessert, use mal son temps déjà et se consume d'ennui en parcourant les informations d'un journal cent fois relu depuis le matin. Tout à coup, un cri retentissant attire à trois fenêtres trois visages effarés.

M. GLINGLIN. — Ginette! Ginette! viens, viens tout de suite: on entend le canon.

GINETTE GLINGLIN, qui pense sans doute qu'une flotte a forcé le blocus. — Le canon? le canon? tu as entendu le canon!

M. GLINGLIN, la gorge un peu contractée. — Non! mais c'est dans le journal!

AMÉLIE, assez librement. — Encore des boniments!

GINETTE GLINGLIN, avec un reproche. — Fille!

M. GLINGLIN. — Tu me feras le plaisir de garder tes réflexions pour toi! C'est un rapport de l'Académie des Sciences! (Il lit.) La zone dans laquelle on peut entendre le canon s'étend au-delà de l'embouchure de l'Orne, sur la plupart des plages normandes, etc., etc. Nous sommes dans la zone!

CHRISTINE, dont le cœur bat, car il y a un auxiliaire bien vêtu dans ses rêves. — Le canon!

M. GLINGLIN. — Le canon, parfaitement! Chut! il me semble... (Toute la famille est maintenant dans le jardin. M<sup>me</sup> Glinglin n'a pas lâché le jupon de cotonnade qu'elle tenait, Amélie s'est assise sur la dernière marche du perron, Christine regarde le ciel d'un œil où se lit l'émotion. Long silence.)

AMÉLIE. — On pourrait demander à Marguerite, qui est du pays, si elle l'a déjà entendu.

M. GLINGLIN, haussant les épaules. — Il ne

s'agit pas de Marguerite, il s'agit de l'Académie des Sciences. Tais-toi donc!

GINETTE GLINGLIN, au bout d'un temps assez long. — Il faut tout de même finir de ranger les armoires.

M. GLINGLIN. — Le vent n'y est peut-être pas... Sur la plage, on entendra mieux.

AMÉLIE. — C'est ça! tu n'as qu'une idée, c'est de filer au bord de la mer avant nous.

M. GLINGLIN, allant vers la cuisine. — Marguerite? (d'un petit air détaché.) Il paraît qu'on entend le canon ici?

MARGUERITE. — Des fois!... mais pas depuis la guerre.

M. GLINGLIN, sévère. — Comment... pas depuis la guerre? Mais c'est depuis la guerre qu'on tire le canon, ma fille!

MARGUERITE. — Pas au Havre! On entendait le canon du Havre, comme on ne le tire plus, on ne l'entend plus (Elle rentre dans sa cuisine, désintéressée.)

M. GLINGLIN, à Amélie. — Elle n'a pas l'air très intelligent, cette fille-là.

AMÉLIE. — Elle ne peut pourtant pas dire qu'elle entend le canon pour te faire plaisir.

M. GLINGLIN. — Je m'en rapporte à l'Institut! (Très net.) D'ailleurs, je ne rendrai compte par moi-même.

(Et, pendant que ses filles et sa femme sont allées reprendre leurs occupations, discrètement, avec un brin d'allumette entouré d'un coin de mouchoir, il prépare son canal auditif à toutes les sensations qui peuvent l'impressionner. Puis, un pied sur une marche du perron, l'autre sur le sol, la main en cornet, il écoute de tout son cœur.)

M. GLINGLIN, brusquement. — La mer fait un potin! c'est la marée! Eh! Marguerite, à quelle heure, la marée?

MARGUERITE, de sa cuisine. — Je ne savais point; y a ben quatre semaines que j'ons point été sur la plage.

M. GLINGLIN. — Chut! Taisez-vous... je crois que...

MARGUERITE. — Faut pas vous faire cette idée-là; y a pas de danger par chez nous!

M. GLINGLIN. — Ma fille, je vois que vous me connaissez mal! je ne suis pas de ceux qui redoutent le bruit des combats... j'ai été garde civique à la mobilisation!

MARGUERITE. — Ben sûr que les voleurs ne devaient pas avoir ben peur de monsieur!

M. GLINGLIN, lui tournant le dos, à part. — Elle est stupide, cette fille-là!

(Courbé vers le sol il essaie de surprendre un déchirement ou un grondement lointain, des oiseaux qui se couchent, se battent en piaillant sous un marronnier voisin; irrité, M. Glinglin prend un caillou qui traverse les feuilles sans résultat.) Sales moineaux! Si on entend, c'est sûrement sur la plage.

(Sournoisement, il va jusqu'à la porte qu'il ouvre avec précaution. Hélas! une sonnette imbécile se met à trembler, un son ressort en déchaînant le vacarme le plus avertisseur. Trois têtes aux trois fenêtres.)

AMÉLIE. — Ça y est! voilà papa qui part sur la plage!

GINETTE GLINGLIN. — Tu peux bien attendre cinq minutes!

CHRISTINE. — C'est malin de nous avoir dit qu'on entendait le canon; maintenant, tous les bruits auxquels je ne m'attends pas me donnent des palpitations!

GINETTE GLINGLIN, l'embrassant comme si elle courait un danger immédiat. — Ma pauvre chérie, va!

AMÉLIE, à sa sœur. — Ne t'en fais pas, on n'entend rien du tout!

M. GLINGLIN, hostile. — Je ne peux pourtant pas passer mon existence à vous attendre.

GINETTE GLINGLIN. — Vas-y! vas-y donc! Plutôt que de t'entendre ronchonner.

(M. Glinglin ferme la porte sans précaution et d'un pas délibéré file vers le sable. Le jour baisse en dépit de M. Honnorat, la mer est basse; ce n'est plus qu'une petite lumière plate qui brille comme une lame au bord d'un réservoir creusé de flaques, bossué de cailloux sales, couvert d'un varech qui ressemble à des démêtures. Retroussant son pantalon, M. Glinglin résolument va vers le flot entrevu, il va comme un nageur prêt à affronter le courant le plus perfide. Les dames qui sont encore du tricot devant les cabines suivent de l'œil cet homme d'âge qui semble se diriger vers une besogne urgente. Tout à coup, sur une bosse de sable, elles le voient s'accroupir avec peine, les mains étalées, la tête reposant sur le sol et montrant le plus large séant qui puisse obstruer l'horizon infini d'une plage normande. Elles ne sont pas sans inquiétude, les dames qui tricotent et elles commentent leurs impressions: un fou, sans doute? — Ou un espion! — Un étranger, certainement! Que fait-il? Que veut-il découvrir, à croupetons dans le jour qui tombe? Et elles cherchent d'un regard un homme, un autre homme qui oserait aller lui demander des explications.)

C'est à ce moment qu'apparaissent, nonchalantes et un peu lasses, Madame et Mesdemoiselles Glinglin.

GINETTE GLINGLIN. — C'est curieux! Où ton père peut-il être passé?

CHRISTINE. — Penses-tu! (Apercevant son père.) Tiens, le voilà! Il est à quatre pattes! Qu'est-ce qu'il fabrique? Je te jure qu'on va passer pour des fous!

(Course éperdue des deux demoiselles vers leur père qui lève à leur approche un visage congestionné.)

M. GLINGLIN, ivre de joie. — Je l'ai entendu! Mettez-vous comme moi et écoutez!

AMÉLIE. — Bien sûr que je vais me mettre à genoux dans du sable mouillé pour esquisser ma jupe!

CHRISTINE. — Moi, ça m'impressionne trop!

M. GLINGLIN, à sa femme qu'ils rejoignent. — Je l'ai entendu... Veux-tu venir l'entendre.

GINETTE GLINGLIN. — Demain! demain! Ce soir, je suis trop fatiguée, on va rentrer dîner!

UNE DAME INDISCRETE, au bord de sa cabane, moitié figue, moitié raisin. — Peut-on savoir, Monsieur, ce que vous avez entendu?

M. GLINGLIN, avec une incontestable autorité. — Le canon, Madame!

LE GROUPE DE DAMES, avec des sursauts divers. — Le canon! le canon?

Et, dédaignant un indigne auditoire, M. Glinglin s'en va avec sa famille, tandis que les dames descendent vers la place qu'il occupait sur la plage, s'encourageant mutuellement et riant de petits rires nerveux, dans une ronde d'enfants soudain sérieux et curieux: et l'on voit, sur le sable vide, un groupe bizarre de dames étendues sur le sol, qui tâchent de surprendre le lointain fracas de la guerre dans le silence pacifique d'une nuit d'été.

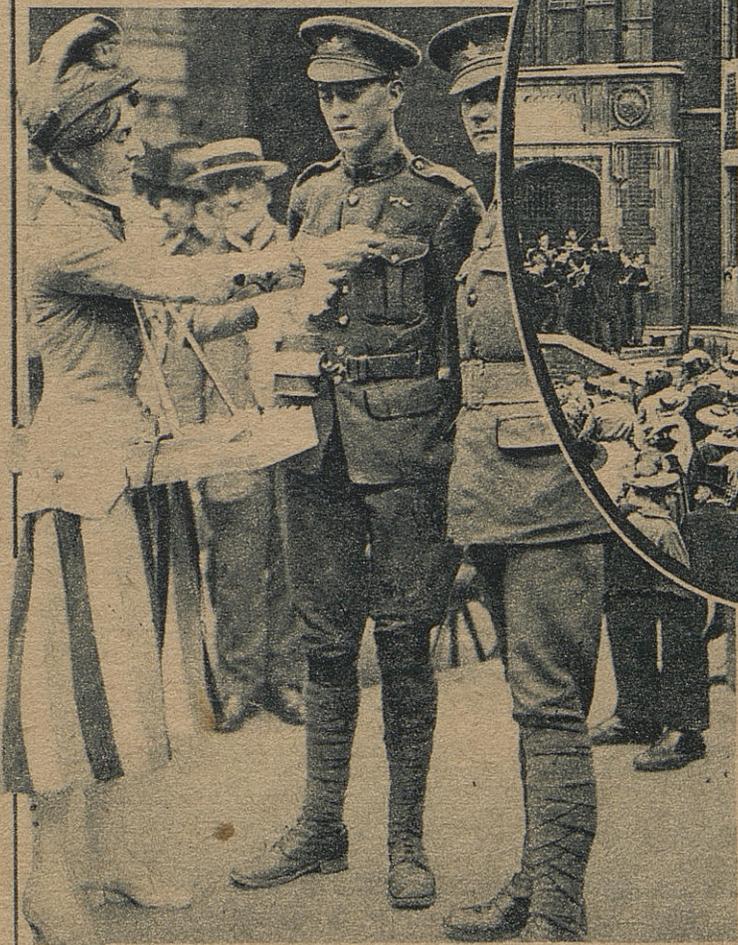
ROBERT DIEUDONNÉ.

*Fal* *vu*

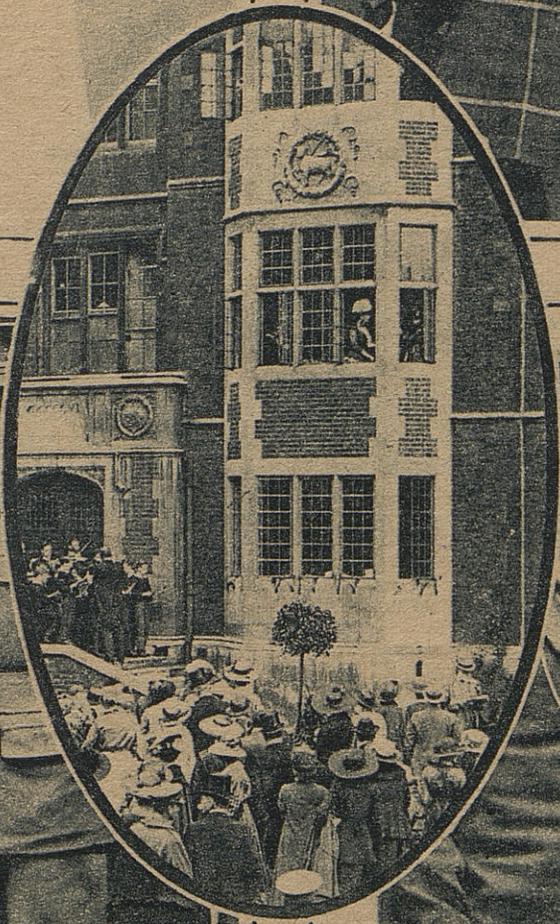


*La cocarde de M. Cambon.*

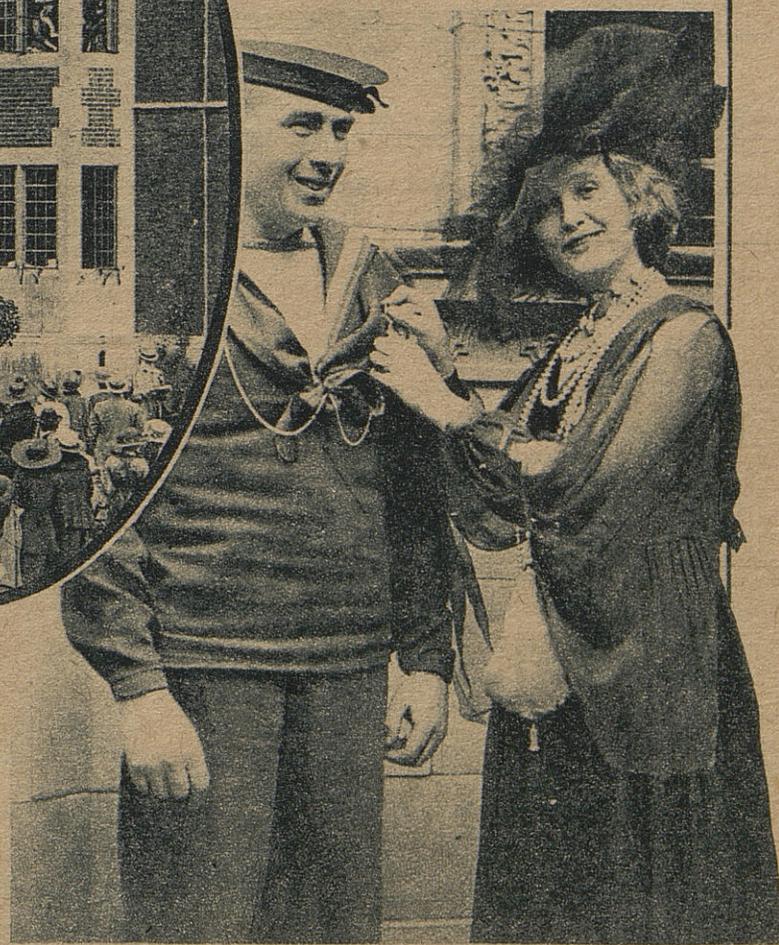
*Le Highlander et la petite Alsacienne.*



*Deux "Wes-End" donnant leur obole.*



*L'aubade des petits Français aux deux reines :  
la reine Alexandra et la reine Mary.*



*Mlle Gaby Deslys décorant un "blue-jacket".*

### LA FÊTE NATIONALE FRANÇAISE EST CELEBREE A LONDRES SOUS LE PATRONAGE D'UNE REINE

Les journaux ont publié l'émouvant appel qu'a adressé, au peuple britannique, la reine Alexandra, à l'occasion du 14 juillet : « A la glorieuse nation de France qui s'est rendue chère à tous les sujets britanniques, j'envoie du fond du cœur un message d'amitié et de sympathie. L'anniversaire de la Fête nationale française va être mar-

qué par une collecte faite au profit de ses vaillants blessés. Je recommande chèrement cette noble entreprise au peuple de tout l'empire. Puisse sa générosité ajouter un nouveau lien à ceux qui unissent nos deux nations sœurs. » Les Anglais ont répondu en foule à cet émouvant appel et voici quelques photos prises au cours de cette journée.

3.2  
en  
off  
lié  
tro  
unc  
ton  
6 j  
ave  
la  
N

J'ai vu.

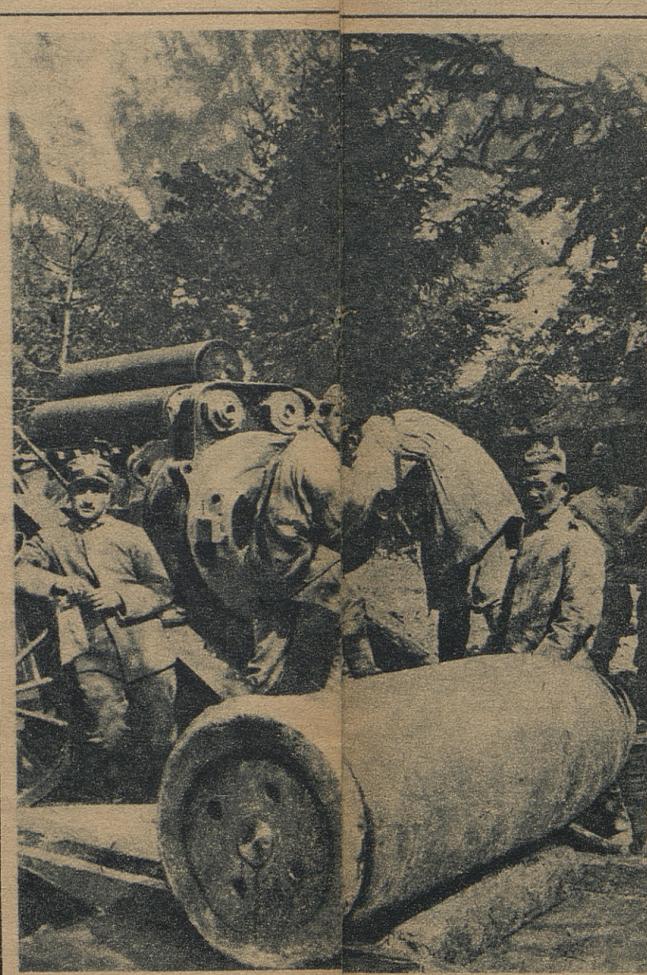
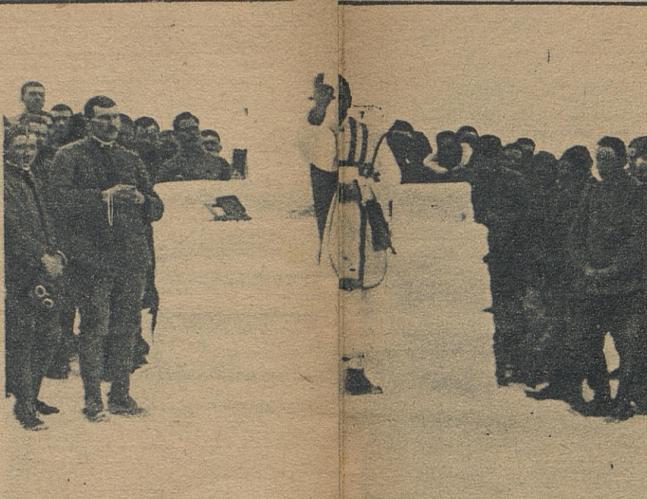
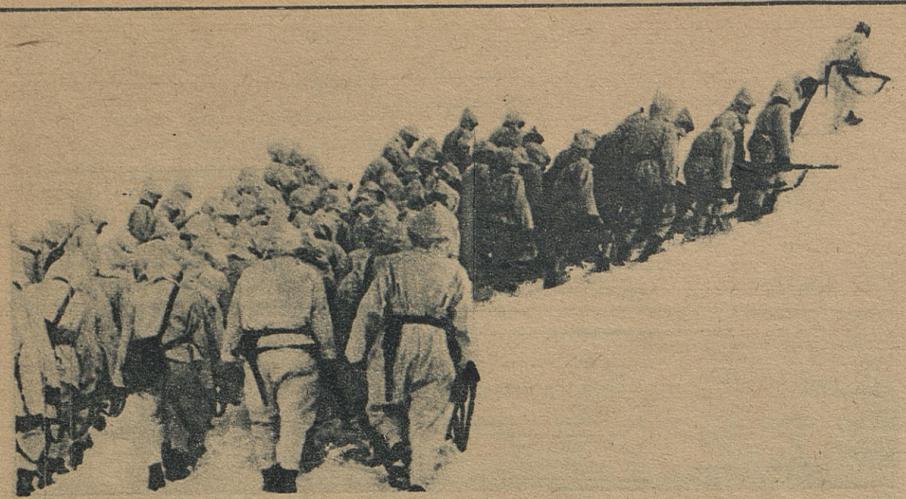


DANS LA SOMME RECONQUISE : NOS SOLDATS RÉORGANISENT LES POSITIONS ENLEVÉES À L'ENNEMI

(En haut) : Une bonne prise. Des mitrailleurs allemands faits prisonniers avec leur pièce, à Herbecourt, sont ramenés dans nos lignes, leur mitrailleuse sur l'épaule, — comme on le voit, ils la portent allégrement, — avec tout un lot de " camarades ".

(Au milieu) : Sur la route d'Hardecourt, une compagnie du "... d'infanterie allant faire la relève en première ligne, sous la protection de nos canons, passe devant une équipe de travailleurs qui déblaient le terrain conquis et en organisent la défense.

(En bas) : Un bataillon d'infanterie se glisse à travers les ruines du village de Dompierre que les Français enlevèrent à la baïonnette dès le premier jour de l'offensive. Comme on le voit, pas une maison n'a été épargnée par le feu de l'artillerie.



(De haut en bas) (1) Les troupes du général Pretmari, dont on soit la mort héroïque, marchant à l'attaque dans la vallée de l'Adriano. (2) La tranchée dans la neige. (3) Le général Cadorna sur les lieux des opérations.

(De haut en bas) Une messe militaire à 2000 mètres d'altitude. L'artillerie lourde italienne en action.

Les Autrichiens avaient accumulé en offensive, de maîtriser la défense italienne, dans le Trentin, pour leur offensive. Mais ce succès ne dura pas. Les troupes de Cadorna parvinrent avec une admirable énergie à contenir les progrès de l'ennemi et, dès le début de son action, passèrent à la contre-attaque. Les troupes de Cadorna parvinrent à faire bélier sur une partie du front, et un succès marqué chaque jour par la conquête d'une position nouvelle.

(De haut en bas) (1) Un régiment déployé pour une attaque charge par 10° au-dessous de zéro. (2) Une compagnie de skieurs va prendre position sur une crête. (3) Le transport d'un blessé sur un brancard improvisé.

LA CONTRE-OFFENSIVE ITALIENNE CONNAIT PAS DE CAMPAGNE D'ÉTÉ

## SOUVENIRS DE SALONIQUE : MAMADOU

NOTRE bateau-hôpital était mouillé dans les eaux de la mer Egée, au large du cap Hellès. Devant nous, la petite presqu'île de terre turque où combattaient les nôtres. Vers l'Est, la côte d'Asie, le tombeau d'Achille, et devinée la plaine de Troie s'étalant jusqu'aux montagnes lointaines. Perdues en mer les îles : Ténédos, abritée des vents, souriante ; Imbros, rocheuse, aride, nue et plus distante vers la côte bulgare : Samothrace, autrefois mystérieuse.

La fin du jour en un début de septembre. Un ciel bleu, vierge de toute souillure, une mer calme. Tout cela vous a un aspect de douceur lumineuse qui vous enchante. Le grand bateau paré de sa bande verte, fier de ses croix rouges peintes aux blancs des cheminées, balance sa carcasse blanche dans la beauté sereine du soleil en déclin.

Un son de cloche dans le silence et chacun sort de son rêve : des blessés arrivent. Venant de terre, le remorqueur habituel s'approche de nous. Petit à petit son image grossit et bientôt l'on distingue les blessés qu'il transporte à son bord. Ils sont beaucoup, la plupart debout, quelques-uns couchés dans des linges rougis de sang et, parmi eux, deux grands beaux gaillards de nègres, deux amas de pansements où s'éveille la tache noire de leur peau.

Il en est un que j'aime dès l'abord ; son sourire est triste et fier, ses dents adorables de blancheur, ses yeux teintés de jaunes, tissés de minces filets rouges ; sa peau semble du satin mat. Il souffre ; les mouvements du brancard creusent sa face d'un rictus douloureux quand on le hisse du remorqueur sur le bateau et qu'on le glisse par le sabord de charges.

Il est à bord. La feuille rouge suspendue à sa veste de toile trouée, maculée de terre, de poussière, de taches de toutes sortes, annonce des fractures nombreuses et Mamadou Diallo, mon noir, sourit par intervalles. « Je n'ai pas trop mal » dit ce sourire.

Douché, désinfecté, propre et nu dans son alèze blanche, on le porte dans l'ascenseur. Dans l'ascenseur... là, sous le canon des Turcs, en pleine mer ! Quel chant ne produiraient pas nos aides passés, s'ils revenaient voir, aux lieux où voguait la barque des Argonautes, monter par enchantement, de la cale au pont d'une immense maison flottante, cette grande cage emplie de monde.

Une vaste rotonde, à l'avant du bateau, sous la passerelle du commandant, haut perchée, pleine de la lumière du soir, de tous côtés fermée par de larges baies vitrées. Quatre tables de métal, des boîtes à instruments sur des guéridons de verre, simple et nette : c'est la salle d'opération. Proéminent vers son intérieur, coupant la base de l'hémicycle en deux, une petite cabane : l'ancre du radiographe. Toute tendue de rouge, de noir, obscure, diabolique, elle effraie, pleine de mystère. Pauvre nègre, écarquille tes grands yeux aux cils longs, les sorciers de ton pays qui font du bruit sur des peaux de bête tendues, les enchanteurs et les prêtres de tes religions qui portent le feu, n'ont pas inventé de si surprenantes choses. Ton âme simple doit croire la mort prochaine au sein de toute cette magie infernale. Quelles pensées roulent dans ton cerveau lisse, si la souffrance te laisse un peu de repos et quels démons ne vois-tu pas en nous dans

ce noir coupé de leurs verdâtres, semé de bruit saccadé, énervant, dans cette odeur fade, pénétrante d'une atmosphère confinée. Au dehors les plaintes des blessés que l'on opère et que l'on panse.

L'opération, les opérations. Le pied gauche ne tient plus que par des lambeaux de peau, des tendons, on le libère. Le genou droit est massacré par un éclat d'obus, l'articulation ouverte emplie de terre. Le mollet percé, déchiqueté ; de part en part, dans le tunnel de chair, la brosse va, vient, savonne. Elle nettoie, elle enlève des débris de projectile, des fragments d'étoffe, des parcelles de sable ; et tout cet amalgame sort collé aux crins des brosses de cette bouillie de muscles. Muscles rosés, longs et souples, particuliers à la race nègre, vous si aptes aux mouvements agiles, aux sauts félins, à la course légère, qu'il est pénible de vous voir ainsi effilochés, saignants, lamentables !

Cependant, le soir tombe sur l'onde tranquille, le soleil pose ses derniers rayons rouges ; et tandis que Mamadou dort un sommeil artificiel, descendent dans la splendeur douce de l'Orient, l'oubli des maux, le pardon des fautes, la folle espérance d'une vie meilleure. Les yeux perdus dans le féérique décor on rêve à la splendeur des mers immuables et des soleils infatigables. On emporte Mamadou : dans l'ascenseur montent de nouveaux blessés.

Dans son lit blanc notre ami se réveille, il ne profère pas une plainte, il n'en profèrera jamais. Il souffre, sa main froide qui retient la vôtre le dit, ses grands yeux las le crient.

La nuit vient, le bateau allume ses feux verts qui l'étreignent d'un cercle d'espérance, ses croix rouges brillent dans l'obscurité. Sombres, tous feux éteints, hôtes de l'ombre, au large veillent les cuirassés gris. Tout près de nous les contre-torpilleurs vont et viennent, gardant la mer. Ils protègent l'arrivée des cargos immenses qui apportent le pain nécessaire à la vie des hommes, qui défendent le coin de presqu'île payé du sang des leurs. Beaux et lumineux dans tout ce gris nos bateaux-hôpitaux étalent leur clarté ; à quelques milles, les hôpitaux anglais, comme nous ceints de feux verts, comme nous symboles de bonté, images resplendissantes des idéaux de charité et de pitié qui dorment au cœur de l'homme.

Et jamais l'ennemi ne nous a pris directement sous son feu.

Durant des semaines, des mois, ce furent des pansements, des souffrances. De son lit, spectateur curieux, à l'affût de tout événement, au milieu de camarades blessés, de passage, il devint l'âme de son coin de bateau. Il entendit le ronflement des gros obus lancés vers la terre d'Asie par nos pièces de marine ; il vit le large éclatement de feu à la gueule des canons, mourant en pays ennemi, dans un rugissement, sous une vague de terre bouleversée et de poussière ensoleillée. Les avions, messagers des îles, bruisent joyeusement au-dessus de sa tête avant d'atterrir sur la côte brûlante. A ses pieds toute l'animation de la rade foraine : le bruit saccadé des « pinasses », coquilles légères, les remorqueurs sillonnant l'onde, l'hydroplane... et les applaudissements de Mamadou se mêlaient aux hurras des matelots au jour où le sous-marin s'en revenait des profondeurs de la mer turque.

Les voyages au clair de lune, vers les ports riches en charbon. La rade de Moudros où

l'on cuit au soleil torride devant la terre désolée, inerte. Le Pirée, sa laideur de petit port sale, le pittoresque des blanches voiles des caravelles et des cargaisons blondes de citrons et d'oranges. Les traversées par les nuits argentées ; le calme des soirées où sautaient à la proue les dauphins fôlâtres ; les aurores roses sur l'Athos endormi, demeure rocheuse et inviolée de riches manuscrits et de pauvres moines.

Mamadou est « toucouleur ». Il dit ce mot avec fierté, à sa manière, et c'est à peu près tout ce qu'il sait de notre langue, avec la théorie sur le fusil Lebel. Il semble avoir vingt ans, mais on ne sait ; qui est-il ? que faisait-il ?... Son visage est doux ; il est l'ami de tous, on l'entoure, on le choisit. Dans ses relations il montre du tact et de la finesse native, il sait plaire : au major il montre avec ostentation ses grigris, car celui-ci aime toucher ces amulettes de formes curieuses, protectrices ; à l'infirmière il montre ses médailles de la Vierge. Celle-ci, maman, comme il tente de l'appeler, essaie de lui apprendre quelques mots de notre parler, s'efforce à lui donner des leçons de lecture, d'écriture même, mais Mamadou n'est pas très disposé pour ces sortes de travaux.

Malgré la bonne volonté inlassable des uns et des autres, ses progrès sont lents, il répète « mama » « mama » en souriant et fait des bâtons éternellement.

A Athènes, un jour d'octobre, il fallut retoucher son genou : l'opération eut lieu en rade du Pirée, mais je dis Athènes, car c'est le cœur transporté par l'écrasante splendeur de la ville haute que nous dûmes, dans le genou de mon ami, revenir à la réalité sanglante de la vie, du combat, de la douleur, et notre esprit était au souvenir des Cariatides drapées dans le marbre.

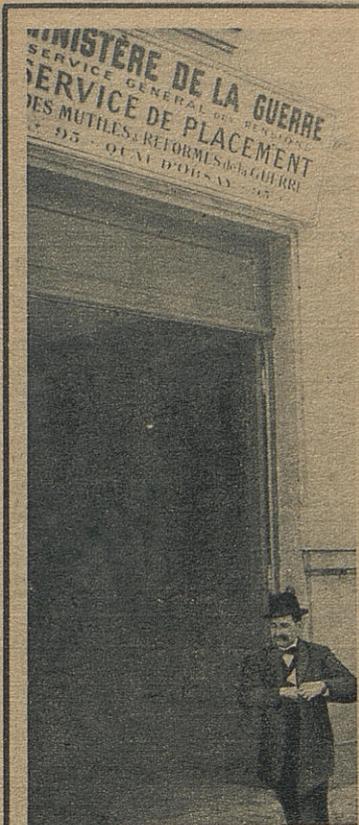
Le mieux vint peu à peu, Mamadou devint coquet, il enferma ses cheveux dans un turban bleu d'azur, on lui mit une belle robe aux couleurs voyantes ; le sourire refleurit de façon ininterrompue sur ses lèvres musculeuses, il se mit à chanter. Il chanta et fut la joie du bord, dans le golfe de Salonique où nous amenèrent les événements ; il sut distraire, par sa gaieté et ses mimiques, toute la salle qui durant un temps ne désemplit pas de blessés graves. Sur le gong, de ses mains agiles à la paume rose, il joua des airs de son pays et chanta ses mélodies noires. Les jours où la musique du bateau amiral venait distraire les malades, Mamadou, trônant dans son fauteuil au haut de l'escalier d'honneur, battait une mesure fantasque, des larmes de joie dans les yeux... Il s'essayait alors à remuer ses jambes mutilées, au rythme entraînant des marches guerrières ; et c'est ainsi que la force revint petit à petit dans ses membres amaigris.

Près de lui, aux heures d'ennui, on allait chercher la gaieté ; son esprit d'observation, sa facilité d'exécution lui permettaient des imitations sans nombre. Il savait nos défauts, nos manies et les copiait avec une servilité simiesque. De sa voix gutturale il contre-faisait aussi le chant des animaux, les bruits divers du bateau, le fracas des batailles et, dans une onomatopée saisissante de réalité, l'essoufflement du chemin de fer qui de son pays l'avait emporté vers la côte.

(A suivre.)

D<sup>r</sup> J. D...

*J'ai vu.*  
**EN MARGE DE LA GUERRE**



**AU SERVICE OFFICIEL DE PLACEMENT DES MUTILÉS ET RÉFORMÉS DE LA GUERRE.** — Créée par le général Gallieni et dirigée par le capitaine Billaut, du corps des troupes coloniales, qui pour sa belle conduite fut cité trois fois à l'ordre du jour de l'armée, cette œuvre officielle a rendu des services inoubliables à nos soldats. Au 1<sup>er</sup> juillet 1916, et pour Paris seulement, elle disposait de 3 059 offres d'emplois; elle a étudié 1 816 demandes et placé 972 candidats. Elle a bien mérité du pays.



Un tirailleur sauvé par son casque.



Les délégués des "Dominions Britanniques" à Paris visitent l'hôpital d'Écosse que dirige, avec tant de dévouement et de compétence, le docteur Bonnet.



Le capitaine duc de Rohan, député, mort au champ d'honneur.



L'illustre professeur Metchnikoff, mort le 10 juillet.



A l'offensive de la Somme : le bois des Tr... Ce fut là que nos troupes livrèrent, en liaison avec les Anglais, le plus dur combat.

Le général Malletierre, le glorieux mutilé de la guerre, a donné une fête au profit de nos œuvres de secours aux blessés.

UNE COLLECTION TRÈS RECHERCHÉE  
 DES AMATEURS ET QUI SERA  
 INTROUVABLE APRÈS LA GUERRE



LES DEUX BAIONNETTES

— Avec l'une on travaille, avec l'autre on rigole.

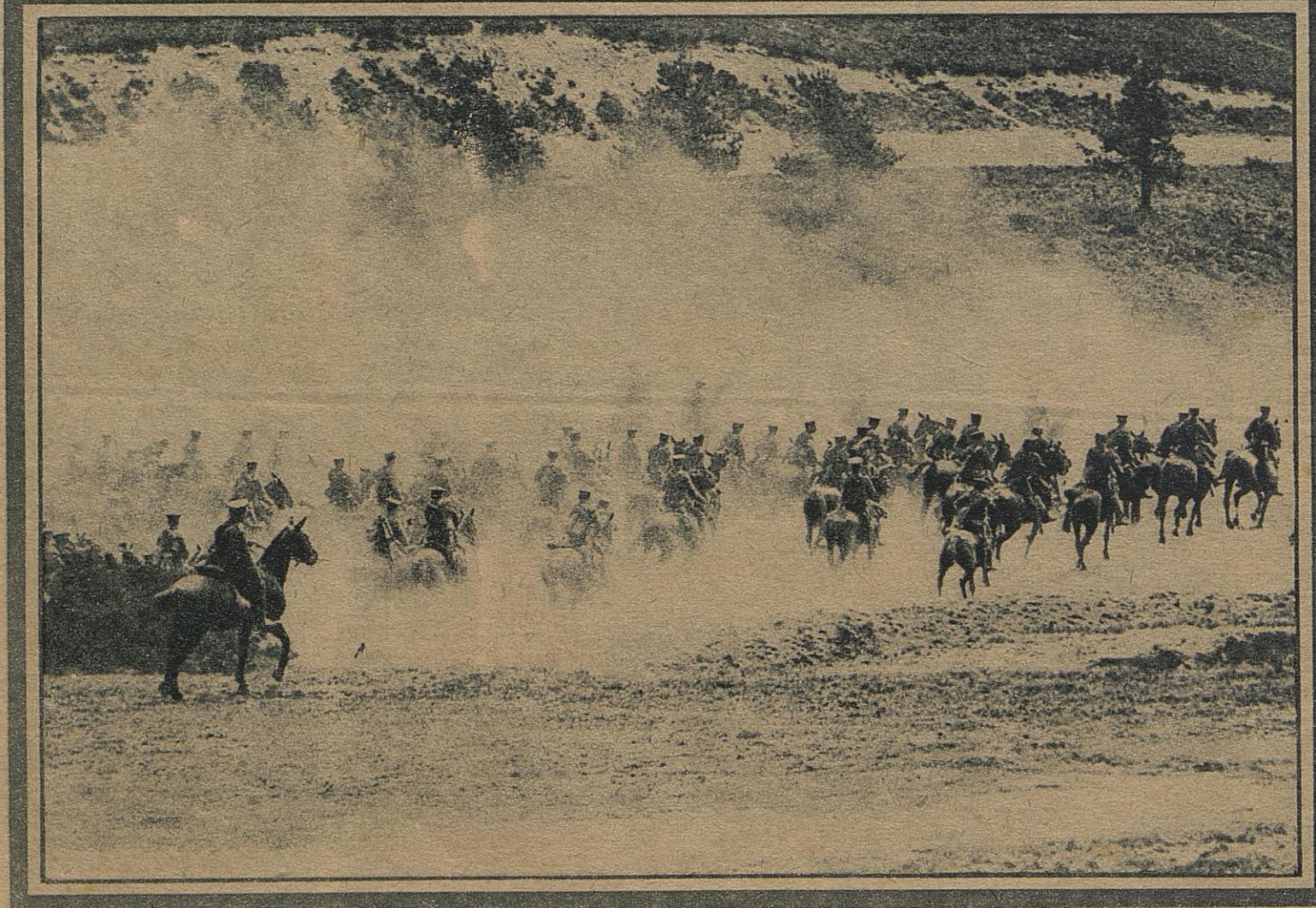
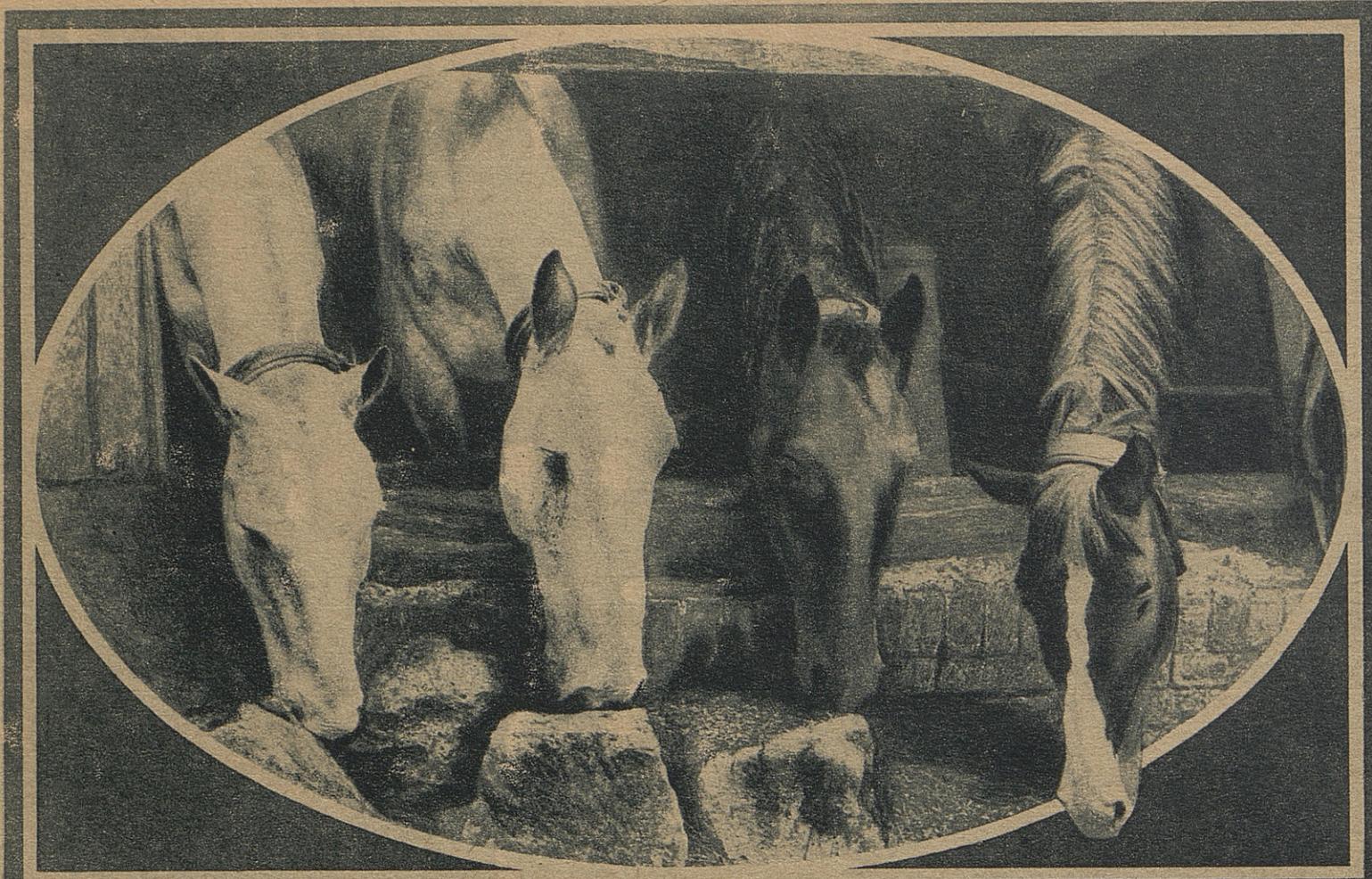
**LA BAIONNETTE**  
 LE PREMIER ILLUSTRÉ  
 SATIRIQUE FRANÇAIS

Collection complète de "LA BAIONNETTE"  
 en 4 volumes cartonnés. — Le volume : 4 francs.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, 30



Le jeune boulanger Gaston Foux, qui a reçu des félicitations officielles pour avoir assuré le pain aux habitants de sa commune.



*Les dragons anglais de la Garde chargent l'ennemi près du bois des Foureaux. — Au-dessus : Chevaux au pansage.*

**LES TROUPES ANGLAISES CÉLÈBRENT A LEUR MANIÈRE NOTRE FÊTE**

Depuis août 1914, où la cavalerie du général French avait protégé notre retraite, les cavaliers anglais, immobilisés dans les tranchées, n'avaient pas eu l'occasion de se signaler. Ils ont

pris leur revanche le 14 juillet, dans l'offensive de la Somme, où, dans la troisième ligne ennemie, vers le voisinage du bois des Foureaux, un escadron des dragons de la Garde a chargé



*Un régiment de héros : les fusiliers royaux, qui ont pris La Boisselle, se reposent après l'attaque. — Au-dessus : Le transport d'un blessé au crépuscule*

**NATIONALE : LE 14 JUILLET, LEUR CAVALERIE CHARGE L'ENNEMI**

avec succès un détachement allemand. A l'heure où nous mettons sous presse, la situation de nos alliés se maintient partout excellente sur le front. Les "tommies" donnent avec toute l'élite

physique de leur race, une élite encore intacte et une âme toute neuve, aussi enthousiaste que celle de notre armée au mois d'août 1914. On sait quel succès a couronné leur magnifique effort.

# J'ai vu

(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

(ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr. ; Étranger : 20 fr.)

(30, Rue de Provence, Paris. — Tél. Bergère : 39-61.)



AUX OBSÈQUES DU PREMIER OFFICIER RUSSE TOMBÉ DANS LES TRANCHÉES FRANÇAISES EN COMBATTANT L'ENNEMI COMMUN